

Pourquoi se raconter ?

SOCIÉTÉ Les récits de soi inondent la place publique. Comment en faire l'outil d'un vrai travail sur soi ? La réponse d'un philosophe

« **Sud Ouest** ». Philosophe, vous travaillez sur le « récit de soi ».

Qu'est-ce que cela recouvre ?

Daniele Lorenzini (1). Dans l'acception courante, et un peu vague, cela désigne tout écrit autobiographique, à savoir le récit rétrospectif de notre vie individuelle, des mystères – enfin dévoilés – de notre intériorité. Ce qui m'intéresse, moi, du point de vue historique et philosophique, c'est la pratique d'une écriture « de soi » qui ne vise pas à dévoiler les secrets du sujet-écrivain, mais qui est pour lui l'instrument pour se transformer, penser autrement, voir les autres et le monde avec des yeux nouveaux. J'entends donc, par « récit de soi », un exercice éthique de soi sur soi qu'on pratique à travers l'écriture, pas pour nous raconter mais pour créer ce que nous serons, ce que nous voudrions être.



Daniele Lorenzini. PHOTO DR

Blogs, autobiographies, poésies : les gens ont soif de se raconter. Est-ce une situation inédite ?

Non. Les autobiographies, journaux intimes, existent depuis des siècles. Le nouveau, ce sont les moyens utilisés pour nous raconter, nous montrer aux yeux des autres, dans un élan narcissique et voyeuriste qui se cristallise autour des réseaux sociaux : Facebook est une grande autobiographie collective, mais ce n'est, hélas, pas un lieu qui nous permet de faire ce travail éthique dont je parlais.

Ces « récits sur soi » sont-ils devenus une médecine de l'âme, comme la psychanalyse ?

Les formes contemporaines du récit de soi peuvent en effet jouer, pour le sujet-écrivain, un rôle apaisant par rapport à des angoisses de la vie, mais semblent un remède illusoire pour une maladie réelle. Elles s'inscrivent dans la tradition ancienne qui demande au sujet de se

« **Il y a un récit de soi qui n'est pas fait pour nous raconter mais pour créer ce que nous voudrions être... »**

montrer à l'autre, de lui dire ses pensées et ses désirs, car c'est seulement à cette condition qu'il pourra découvrir « son véritable soi » et pourra être sauvé, ou guéri. Le monachisme chrétien et la psychanalyse ne sont pas si différents, de ce point de vue ! Mais ces formes contemporaines masquent l'idée qui me paraît essentielle pour la pratique éthique d'une « écriture de soi » : le soi n'est pas donné, il est à inventer sans cesse.

Vous citez Michel Foucault, qui parlait de « parrésia », la vérité qui fait rupture : qu'est-ce à dire ? Ce philosophe distinguait radicale-

ment le « culte contemporain de soi » de la « culture de soi », telle que la pratiquaient les philosophes anciens. Dans cette culture antique de soi, l'écriture jouait un rôle majeur : c'est à travers des notes personnelles et des lettres que les individus prenaient soin d'eux-mêmes en tâchant de devenir vertueux dans leur vie quotidienne. Le « soi », pour eux, était une œuvre d'art. Or, ce travail sur soi ne pouvait être accompli par un individu isolé, car personne n'a de vision assez « objective » de ses défauts ou vices. Les anciens insistaient donc sur la nécessité du recours à un maître, qui pouvait aussi être un ami, mais devait être capable de parler avec « parrésia », c'est-à-dire avoir le courage de nous dire la vérité, au risque de nous blesser. La vérité en jeu dans cette « écriture de soi » antique (par exemple les « Lettres à Lucilius » de Sénèque) fait rupture et demande du courage.

Dans la France troublée de 2015, la réflexion sur le « récit de soi » a-t-elle une dimension politique ?

Aujourd'hui, la dimension politique de l'écriture – et du dessin – est plus évidente que jamais. Une réflexion sur le « récit de soi » en tant qu'exercice éthique de soi sur soi peut nous aider à comprendre que l'acte d'écrire n'est jamais anodin : en écrivant, nous exerçons toujours un pouvoir sur nous-mêmes et/ou sur les autres. Les modalités et l'extension de ce pouvoir devraient faire l'objet d'une réflexion incessante de la part de notre société et de chacun de nous.

Recueilli par Christophe Lucet

(1) Philosophe à Paris-Est Créteil, il intervient le 9 février dans un atelier de l'école doctorale de l'université Bordeaux-Montaigne consacrée à « Pratiques et poétiques du récit de soi ».